

La femme que je ne suis pas vraiment

Cela fait déjà plus d'une heure que les quatre projecteurs parapluie blanc argent me chauffent la peau. Cela fait déjà plus d'une heure que Corinne me fait prendre la pose, qu'elle me dirige, me conseille. De sa voix douce, de ses recommandations bienveillantes, elle fait de moi ce qu'elle veut, tant que j'accepte.

J'adore être ainsi. J'adore qu'on me bichonne, qu'on prenne soin de moi, qu'on soit attentionné. Et même si parfois, je reste immobile pendant des heures ou que j'enchaîne les poses, j'aime ce que je fais. D'autant qu'aujourd'hui, tout va bien. Nous sommes en studio. Alors pas de soucis de chaleur, de transpiration, de petites gouttes de sueur qui perlent sur mon visage et

qu'il faut essayer, pas de maquillage qui coule. Pas de contraintes liées au froid non plus avec une chair de poule qui apparaît subitement sur la peau, un visage qui se fige, un corps qui tremble. Cela arrive souvent quand nous sommes à l'extérieur.

Ce fut le cas il y a quelques semaines, quand, pour un portraitiste, j'ai dû prendre la pose dans une rivière normande à l'heure où les gens partent au travail. Mais en ce mois de mars, si la lumière extérieure était parfaite, nous étions loin des températures estivales. Oui ! Il faisait froid. Très froid même avec en prime un petit vent glacial qui faisait virevolter les feuilles des arbres. Il m'a fallu endurer tout cela, pendant près de trois heures, ne prenant que quelques pauses pendant lesquelles je me suis réfugiée sous une énorme couverture pour me réchauffer avec un café brûlant. Mais malgré tout, j'ai assuré, m'a-t-on dit. J'ai assuré et je n'ai pas renoncé parce que j'adore ce que je fais. Je ne sais pas combien de temps ça va durer, mais je prends un réel plaisir à prendre la pose pour les photographes.

Malgré mon jeune âge, cela fait déjà plusieurs années que poser est une passion, que vouloir devenir mannequin photo est une évidence. Aujourd'hui, les séances de shooting sont de plus en plus nombreuses. Beaucoup de photographes, d'agences me font confiance. Je suis de plus en plus sollicitée. Mon « carnet de commandes » se remplit. Je gère tout cela

avec bonheur car j'espère un jour prochain en faire mon métier. Ce beau métier peu connu du grand public, ce beau métier où, contrairement à ce que beaucoup pensent, le modèle n'est pas qu'une potiche écervelée.

Moi, je suis libre. Libre de choisir, libre de penser, libre de décider. Libre de refuser. Je décide seule pour qui je pose, dans quelles conditions je pose, pourquoi je pose. J'appelle cela être libre.

Quand j'ai commencé, avec des amis amateurs, je ne savais pas qu'un jour, de nombreux photographes allaient me scruter du regard, allaient faire de moi la femme que je ne suis pas vraiment. Car la Fidji des photos n'est pas tout à fait celle de la vie de tous les jours.

Il ne faut jamais se fier aux apparences. Il ne faut jamais juger les gens sur une image, sur une posture. Jouer ce jeu, être mitraillée par les objectifs est aussi pour moi une façon de cacher certaines blessures du passé, encore si présentes dans mon esprit. Elles ne s'effaceront peut-être jamais mais après tout, tant mieux. Elles me permettent d'être celle que je suis aujourd'hui. Celle qui est fière d'être devenue enfin libre et heureuse.

Et cela, je le dois en partie à mon amour de petite fille. Ma beauté, mon cœur, ma Johanna. Trois ans et un sourire ravageur à faire fondre toutes les mamans du monde. J'ai hâte de la retrouver une fois le travail

terminé. En attendant, il faut finir la séance du jour. Nathalie vient de me remettre un coup de blush, elle refait mes boucles. Je réajuste mon slim, remets la bretelle de mon petit haut blanc en satin. Le temps de la pose, je me glisse dans la peau d'une femme fatale comme le fait Jade qui partage cette prise. Elle est grande et brune, je suis plus petite qu'elle et je suis blonde. Le contraste est saisissant mais la mise en scène est voulue. C'est à partir de ces clichés que nous allons être jugées pour participer dans les semaines à venir à l'enregistrement d'un clip publicitaire pour une marque de yachts.

Du luxe, des strass, des paillettes. Tout le contraire de mon univers. Car ma vie, une fois que messieurs Nikon et Canon ont appuyé sur le bouton « off », est à des années-lumière de cela. Moi, une fois rhabillée, c'est au pas de course que je file vers l'école maternelle pour récupérer Johanna. Elle est en petite section. Tout le trajet, je ne pense qu'à elle, à ce qu'elle a dû faire dans la journée, à ce qu'elle a mangé à la cantine le midi.

Quand j'arrive devant l'école, d'autres parents sont déjà là. Au début de l'année scolaire, beaucoup me dévisageaient. Certains devaient même penser que j'étais la petite nounou qui vient chercher un enfant pour la ramener chez lui. Quelques mères me dévisagent, regardent ma coiffure, mes tatouages... mon look. Je n'en ai que faire. Je vois bien que, maintenant

que tout le monde sait que la petite qui repart avec moi de l'école est ma fille, les regards sont différents. Ces regards, ces paroles non dites qui me jugent. Je les entends dire que je suis bien jeune pour être mère. Mais cela aussi, je n'en ai que faire.

Oui, j'ai été mère à dix-sept ans. Et alors ? Ce n'est pas parce qu'on est une jeune maman qu'on n'assume pas. Sur ce point, je pense que je peux, malgré mon âge, donner des leçons à certains et certaines qui ne s'occupent pas de leur enfant. Je sais de quoi je cause.

Alors je fais comme tous les jours. J'attends que la porte de la barrière s'ouvre et je file chercher Johanna dans sa classe. Une porte, un couloir. Elle est assise tranquillement au fond de la classe et elle attend bien sagement que ce soit à elle de se lever. Car c'est une consigne de la maîtresse, adepte de la discipline : c'est chacun son tour. La voilà donc qui patiente pendant que je fais la queue. Son regard s'illumine dès lors qu'elle me voit. Elle me fait un petit signe de la main, je lui réponds. Vient alors le moment tant attendu. Elle se lève, prend son petit cartable, trébuche mais se rattrape et fonce vers moi. Je me baisse, elle saute dans mes bras en criant : « Maman ! » C'est le bonheur. C'est mon bonheur.

Johanna est pleine de vie. C'est aussi un petit boute-en-train qui ne se fatigue jamais. Et comme son côté petite teigne, son caractère espiègle est toujours bien présent, la voilà qui plonge sa main dans mon

sac pour trouver ce qu'elle cherche : une petite barre de chocolat. Sur le chemin du retour, c'est toujours le même rituel. On parle de sa journée, des dessins, des coloriages, des collages, des bêtises qu'elle a faites avec sa copine Maya. Mais à chaque fois, tous les jours, je mets un point d'honneur à commencer par cette même question : « Comment ça s'est passé avec les copains et les copines ? Et avec la maîtresse ? » Je veux tout savoir. Je veux m'assurer que tout va bien.

Je ne veux surtout pas qu'elle vive ce que j'ai vécu, enfant, à l'école. Je ne le souhaite à personne et surtout pas à mon amour de petite fille. C'est pour cela que j'ai décidé d'écrire un livre. Écrire, témoigner à la société, montrer qu'à n'importe quel âge, les maux de l'enfance ne sont pas à prendre à la légère. Que derrière une larme, une cicatrice, se cache une forme de souffrance bien plus néfaste, bien plus sournoise que ce que l'on pense.

J'ai subi durant dix-sept années de ma vie des carences psychologiques qui ont failli m'être fatales. Rescapée du harcèlement à l'école, de la maltraitance et des coups répétés de mon père, de la violence morale de mon frère, du viol, de la discrimination, de l'injustice de notre société, j'ai décidé aujourd'hui de parler, pour m'aider à mieux vivre, mais surtout pour aider ceux qui, comme moi, ont souffert dans leur jeunesse. Car malgré les appels au secours, personne n'a entendu mes cris.

Plus jamais personne ne doit fermer les yeux sur ce qu'il se passe réellement derrière les murs des écoles. Tout le monde doit savoir ce que c'est que d'être sous l'emprise de pervers narcissiques qui, souvent, se trouvent au domicile familial ou conjugal.

Je n'ai que vingt ans et j'ai choisi de vous raconter mon histoire et de prouver à beaucoup, et notamment à ceux qui ont voulu me détruire, que je suis toujours là, debout, fière et toujours plus combative. Car si ma vie aujourd'hui est belle auprès de ma fille adorée, je ne le dois qu'à moi, à mon caractère combatif et à ma farouche volonté de me sortir de cette prison dans laquelle on a voulu me faire grandir.

Ceci est mon histoire, une histoire vraie.

Premiers harcèlements

Vingt ans, une vingtième année encore en vie. Pourtant, je n'ai pas vu les années, les saisons, le temps, le vide passer. Petite fille de province née au début de l'euro, sous le signe de la rupture de ses parents, je n'ai aucun souvenir de ce moment de mon enfance. J'ai juste su que ma naissance n'était pas désirée. Devons-nous nous plier aux règles que nous inflige la religion ? Le poisson le vendredi, pas de relations sexuelles avant le mariage, ni d'avortement en cas de grossesse. Ma mère avait-elle vraiment l'obligation de me garder dans son ventre malgré le désaccord de mon père ? Était-elle prête à assumer un enfant de plus malgré les dettes et la dépression ?

Était-elle prête à souffrir le martyre une fois de plus pour, à nouveau, abandonner l'enfant qu'elle aurait porté durant neuf mois ? Dans tous les cas, ma venue au monde n'était pas attendue avec joie. Maison après maison, j'ai zigzagué un peu auprès de chaque membre de ma famille. Mes tantes ont accepté de me prendre en charge alors que j'étais nourrisson, en attendant que la crise financière de mes parents se résorbe.

Qui aurait cru que derrière ce mensonge se cachait un début de guerre entre eux, une guerre dont il ne resterait qu'un survivant ? J'ai d'abord été hébergée à Troyes, chez ma tante Oirda. Une souffrance dont je n'ai pas mémoire. On m'a juste dit qu'à mes trois mois, j'étais entre la vie et la mort car je portais des vers dans mes intestins. Jeune nouveau-née jamais nourrie, jamais changée, passant ses journées dans un lit à barreaux installé au milieu d'une pièce fermée, humide, froide, sans meubles, sans lumière, sans vie.

Mon seul confort chez ma tante était ce petit matelas pour bébé, taché, jamais entretenu, sans draps. Il paraît que j'étais vêtue d'un simple body qui me réchauffait un peu, malgré la froideur de la chambre. Était-ce le début de l'histoire d'une vie de souffrance et d'instabilité ?

Mon père commençait déjà à me montrer sa colère à cause de ma venue au monde. Mais qu'avais-je fait

pour mériter un tel traitement ? Si jeune, si frêle, si innocente. Est-ce que c'était pour se venger de ma mère qui venait de m'amener la vie sur terre ? Ou bien le fait que j'étais le portrait craché de Fatima Zohra Krache, ma maternelle ?

Un jour, mon père est venu me chercher chez Oirda. Mais ce n'était pas pour que je vienne vivre avec lui et mon frère. C'était juste pour m'amener chez sa sœur, ma tante. Puis quelque temps après, je fus confiée à mon oncle Frédéric chez qui j'ai passé quelques mois. Mon frère aussi était là, ainsi que Johan, mon demi-frère.

Deux années se sont écoulées depuis ma naissance non désirée. Deux ans pendant lesquels j'ai enfin appris à marcher après cette interminable maltraitance postnatale. Puis je suis retournée brièvement chez ma mère. Bref passage puisque le divorce de mes parents fut acté. La garde des enfants fut alors accordée à mon père qui trouva un appartement situé dans le quartier du chemin vert, à Caen.

Le 6, allée des tourterelles. Ce fut ma première adresse fixe.

J'étais enfin dans un vrai foyer familial, un foyer composé de mon père qui assumait seul trois enfants malgré un lourd handicap au pied et au cœur. Il y avait mon frère Brice et mon demi-frère Johan. Nous

pouvions enfin vivre une vraie vie de famille, comme toutes les autres.

Notre père a toujours fait en sorte que nous ne manquions de rien. Je pense même que ce trop de « matériel » offert par notre géniteur était sa façon à lui de nous faire oublier notre mère. Mais le matériel est-il suffisant pour combler le cœur de trois jeunes enfants privés de leur mère ? Je ne pense pas ! Des jouets, des livres, des ordinateurs, des sorties familiales... Il me manquait quelque chose, quelque chose de bien plus important, de bien plus beau que le matériel : l'amour d'une mère.

Fille unique de mon père, je tenais durant cette période de mon enfance à être la fierté de mon géniteur. Cadette d'une fratrie, je tenais à rester sa « chouchoute ». Petite fille sage, bonne élève à l'école, bosseuse, ambitieuse, plutôt garçon manqué. Durant ces années, j'ai passé mes journées à lire, à écouter, à apprendre les chansons que j'appréciais. J'ai aussi beaucoup dansé, beaucoup joué aux jeux vidéo de notre génération et consommé, un peu à outrance, la télé.

Vous vous demanderez sûrement pourquoi cette petite fille n'est pas allée jouer dehors avec ses copines ? Eh bien tout simplement parce que je n'avais pas de copines. Je n'en éprouvais pas le besoin. J'étais un garçon manqué. Et l'environnement dans lequel je vivais ne me poussait pas non plus à sortir. Le quartier